

UNE DÉCLARATION DU MARÉCHAL FOCH : "NOUS ALLONS CONTINUER"

# EXCELSIOR

Toute personne qui...

Samedi  
24  
AOUT  
1918

E.

9<sup>e</sup> Année. — N° 2.835. — 10 centimes. — Étranger : 20 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON

BIBLIOTECA MUNICIPAL MADRID  
Pierre Lafitte, fondateur.

"LA BATAILLE EST GAGNÉE", DIT LE GÉNÉRAL DEBENEY



LE GÉNÉRAL HUMBERT

L'ORDRE DU JOUR ADRESSÉ A SES TROUPES PAR LE CHEF DE NOTRE PREMIÈRE ARMÉE

Soldats de la première armée !

La bataille est gagnée.

A côté de nos alliés britanniques, vous avez rompu le front ennemi et dégagé Amiens, vous avez encerclé et pris Montdidier, enlevé de haute lutte les positions fortifiées qui couvrent Roye, et libéré sur une profondeur de vingt-cinq kilomètres la terre sacrée de la chère France.

Seize divisions allemandes battues ont laissé entre nos mains plus de dix mille pri-



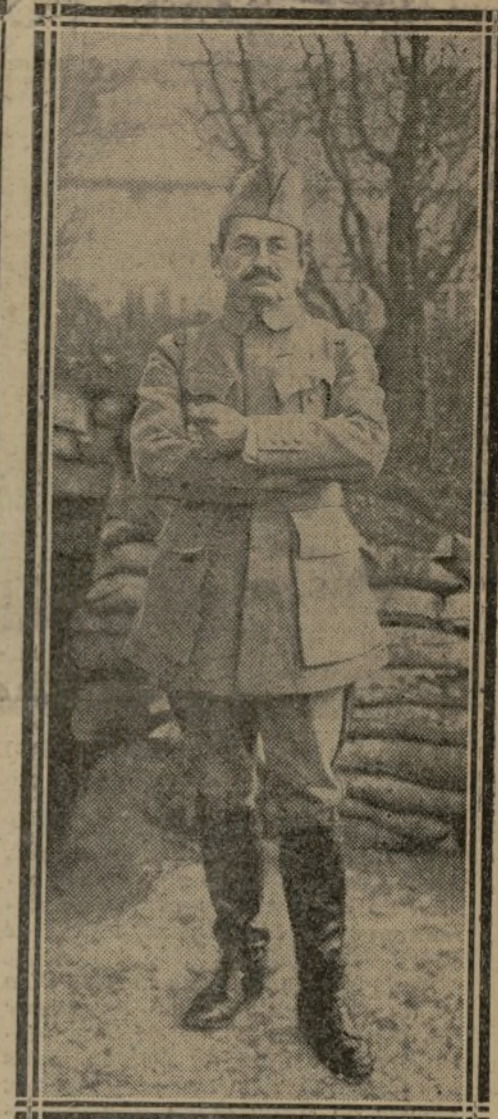
LE GÉNÉRAL DEBENEY

sonniers, deux cent vingt canons et un matériel énorme.

En quittant les rives de l'Avre pour marcher en avant, saluons avec une pieuse émotion nos braves camarades tombés depuis cinq mois sur la ligne Hangard-Grivesnes.

Là, ils ont brisé l'invasion ; là, ils ont préparé l'offensive vengeresse ; là, ils ont de leur sang inscrit le mot d'ordre auquel vous vous êtes montrés fidèles et qui restera le nôtre : « Nous voulons vaincre ! »

Général DEBENEY.



LE GÉNÉRAL MANGIN



DES TANKS MONTENT SUR DES WAGONS EN GARE DE

PAR LEURS PROPRES MOYENS, POUR GAGNER LE CHAMP DE BATAILLE



LE GÉNÉRAL BYNG



SOLDATS ALLEMANDS SORTANT D'UNE CAVE POUR ÊTRE "CUEILLIS" PAR LES ANGLAIS



LE GÉNÉRAL RAWLINSON

Le général Debenev, commandant la première armée, vient d'adresser à ses hommes un très bel ordre du jour qui résume la bataille engagée en liaison avec la quatrième armée britannique. Voici ceux qui conduisirent les combattants à la victoire : les géné-

raux Debenev, Humbert, Mangin, Byng et Rawlinson. Au milieu, des tanks, qui jouèrent un rôle si important dans l'offensive ; en bas, l'un des nombreux Allemands capturés dans les caves où ils s'étaient réfugiés et qui sortirent après le passage des vagues d'assaut.

### LE FRONT D'ATTAQUE ANGLO-FRANÇAIS CONTINUE A S'ÉTENDRE

## APRÈS AVOIR REPRIS ALBERT LES BRITANNIQUES AVANCENT VERS PÉRONNE, DÉBORDENT BRAY ET MENACENT BAPAUME

## L'ARMÉE DU GÉNÉRAL MANGIN PROGRESSE PENDANT CE TEMPS ENTRE L'OISE ET L'AILETTE VERS COUCY-LE-CHATEAU

### LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS



VUE DE GUNY, DONT NOS TROUPES ONT ATTEINT HIER LES ABORDS  
(Au fond, à droite, sur la colline, on aperçoit les ruines de Coucy-le-Château)

**Communiqué français, 23 août (14 heures).** — Au cours de la nuit, bombardements violents entre la région de Beuvraignes et l'Oise, notamment sur le Plémont, Passel et Chiry-Ourscamp.  
Nous tenons les rives sud de l'Oise et de l'Ailette, depuis Sempigny jusqu'à la voie ferrée de Coucy-le-Château. A l'est de Selens, nous avons porté nos lignes jusqu'aux abords de Guny et de Pont-Saint-Mard.  
Nuit calme partout ailleurs.

**Communiqué français, 23 août (23 heures).** — Entre Matz et Oise, actions violentes de l'artillerie au cours de la journée.  
Nos troupes ont franchi la Divette dans la région d'Evricourt.  
Entre l'Ailette et l'Aisne, nos progrès ont continué à l'est de Bagneux et à l'ouest de Crécy-au-Mont.  
Journée calme sur le reste du front.

**Communiqué britannique, 23 août (13 heures).** — Les combats se poursuivent sur presque tout le front entre Lihons, au sud de la Somme, et la Cojeul. On annonce que nos troupes font des progrès sur un certain nombre de points.  
Au cours de la nuit, l'ennemi a attaqué deux fois dans le voisinage de la ferme de Baillescourt, à l'est de Beaucourt; il a été repoussé.  
Sur le front de la Lys, nous avons légèrement avancé notre ligne à l'est de Le Touret, au nord-ouest de Neuf-Berquin, et à l'est de Outtersteene. Une attaque locale ennemie au nord-ouest de Bailleul a été brisée devant nos positions.

**Communiqué britannique, 23 août (23 heures).** — Pendant la journée, sur un front de plus de 30 milles, depuis Lihons jusqu'à Mercatel, nos troupes ont intensifié leurs attaques vigoureusement et avec succès.



**Communiqué britannique, 23 août (23 heures).** — Au sud de la Somme, les troupes anglaises, écossaises et australiennes ont attaqué à 4 h. 45 et enlevé les villages de Herleville, Chuignes et

**Chaignolles, ainsi que les bois qui se trouvent entre ces villages et entre Chaignolles et la rivière.**

**Au cours d'une avance de plus de 2 milles dans les positions allemandes, beaucoup d'ennemis ont été tués et nous avons fait de nombreux prisonniers.**

**Dix minutes plus tard, les bataillons anglais, écossais et de la garde ont attaqué à la gauche du front de bataille et ont enlevé les villages de Gomiécourt, Ervillers, Hamelin-court, Boyelles et Boiry-Becquerelle.**

**Nous avons, là aussi, fait de nombreux prisonniers, et pendant le reste de la journée, nos troupes ont fait des progrès à l'est de ces villages.**

**En même temps, au centre droit du front de bataille, des divisions anglaises et galloises se sont avancées contre les positions allemandes de la rive gauche de l'Ancre, depuis le sud-est d'Albert jusqu'aux environs de Grandcourt, et ont gagné du terrain après un vif combat.**

**Au sud de Grandcourt, une contre-attaque ennemie a été nettement repoussée. Plus tard, dans la matinée, vers 11 heures, des troupes anglaises ont attaqué au centre gauche du front de bataille, le long de la ligne du chemin de fer au nord de Grandcourt. Elles ont pris Achiet-le-Grand et Bihucourt, ainsi que la hauteur qui domine Irlès.**

**Nos troupes ont continué leurs attaques pendant l'après-midi. Au cours de la journée, nous avons fait plusieurs milliers de prisonniers et infligé de lourdes pertes à l'ennemi.**

### CINQ VILLES ALLEMANDES ET CONSTANTINOPE BOMBARDÉES

**(OFFICIEL BRITANNIQUE).** — Malgré les importantes mesures de défense prises par l'ennemi, nous avons réussi à attaquer, dans la nuit du 21 au 22, Francfort, Cologne et Trèves. D'excellents résultats ont été observés sur les gares et les casernes. Tous nos appareils sont rentrés.  
Dans la matinée du 22, nous avons attaqué les usines de produits chimiques de Mannheim. Sept de nos appareils manquent. Nous avons détruit trois appareils ennemis.

**Nous avons attaqué la gare de Coblenz, l'aérodrome de Haguenau avec d'excellents résultats. Tous nos appareils sont rentrés.**

#### Sur Constantinople

Une dépêche officielle turque annonce que Constantinople a été bombardée par deux escadrilles ennemies dans la nuit du 21 au 22; plusieurs bombes sont tombées sur Stamboul; pas de dégâts militaires; 9 habitants blessés; quelques magasins endommagés.

#### Sur notre front

**(OFFICIEL FRANÇAIS).** — Dans la journée du 22 août, le temps favorable a permis d'effectuer un important travail d'aviation.

Nos équipages de chasse ont abattu ou mis hors de combat quatorze avions ennemis et ont incendié neuf ballons captifs.

L'aviation de bombardement de jour a lancé dix-huit tonnes de projectiles et tiré des milliers de cartouches sur des rassemblements de troupes et des convois dans le ravin de Margival, sur les routes de Soissons à Chauny, sur Vauxaillon, Anizy-le-Château et Laffaux.

Pendant la nuit, notre activité ne s'est pas ralentie: vingt-cinq tonnes de projectiles ont été jetées sur les gares de Ham, Laon, Anizy-le-Château, provoquant des incendies, notamment à Chauny et à Guiscard, et faisant sauter un dépôt de munitions à Sommettes-Faucourt. Les gares de Mézières, Maison-Bleue, Machault-Pont-

vers ont été également bombardées avec d'excellents résultats. Enfin, une forte expédition a été effectuée sur le très important aérodrome de Mars-la-Tour; dès les premières bombes un incendie considérable a éclaté dans les hangars d'avions et des baraquements à personnel; à la faveur des ténèbres, les autres avions ont pu effectuer des bombardements particulièrement efficaces sur les autres hangars et baraquements du terrain et sur le personnel; de nombreux appareils ont été vus brillant au sol. Au total quarante-trois tonnes ont été utilisées pendant la journée du 22 et la nuit suivante.

#### Le 10<sup>e</sup> de Romanet

**(OFFICIEL FRANÇAIS).** — Le lieutenant de Romanet a abattu, le 22 août son dixième appareil.

#### Le 13<sup>e</sup> de Garaud

L'un de nos plus jeunes champions de chasse, qu'une blessure très grave avait éloigné du front pendant quatre mois, l'adjudant Hector Garaud, vient de rejoindre son escadrille et, dès sa réapparition sur la ligne, il vient d'abattre un avion allemand, sa treizième victime.

#### Les "as" américains

Les pilotes américains, avec un acharnement digne de celui de leurs camarades de l'infanterie, continuent à accumuler les victoires: le capitaine Bidde vient d'abattre son quatrième avion ennemi; le lieutenant Putnam son onzième. Le palmarès des "as" américains, dont les débuts sont tout récents, est déjà imposant. Le lieutenant Putnam tient la tête avec onze victoires depuis la mort de Lufbery (18 victoires) et de Bayliss (12 victoires).

#### Le travail des Britanniques

**(OFFICIEL BRITANNIQUE).** — Nos aviateurs ont eu le 22 août une journée de travail chargée et leurs efforts ont été couronnés de succès.

### LA QUESTION DU SALUT MILITAIRE

## SUR LES BOULEVARDS EN 27 MINUTES UN MILITAIRE AURAIT DU SALUER HIER 114 FOIS SOIT TOUTES LES 15 SECONDES

Il y aurait  
peut-être moyen de créer une discipline moins vaine  
sans faire tort au respect.

Je me suis amusé à compter, du faubourg Montmartre à la Madeleine, combien de fois se renouvelait pour un soldat l'obligation du salut.

Le chapitre des chapeaux n'est pas dans Aristote, mais le chapitre du salut tient une place importante dans le règlement militaire. Cette courante marque extérieurement de respect est une de celles auxquelles on tient le plus en haut lieu, et il n'est pas de mois où une circulaire ne le rappelle à toutes nos armées.

En somme, et pour n'observer que le boulevard, une sorte de logique a créé un usage, et cette forme de respect s'est hiérarchisée d'une façon assez élégante: on donne le salut aux officiers supérieurs, aux officiers en service, à ceux qui viennent du front, à ceux qui l'inspirent et... à ceux qui l'exigent.

Il y a dans le geste des différences qui indiquent toutes les nuances du sentiment.

Au cours d'une promenade qui a duré vingt-sept minutes exactement, nous avons rencontré 12 officiers avec brisques, 4 avec la fourragère, 27 officiers alliés et 71 officiers appartenant à diverses catégories. Au total, un soldat aurait dû saluer pendant ce laps de temps cent quatorze fois, soit à peu près quatre fois par minute.

Quel règlement imposerait une telle répétition, qui peut se poursuivre toute une journée?

Et les sous-officiers aussi ont droit au même signe.

Fort heureusement, le soldat français ne salue pas comme un automate, et la réciproque, la nécessité de répondre au salut, a créé un accord tacite entre gens qui sont de la même grande famille.

Le plus souvent, on est distrait de part et d'autre. Le « poilu » ne salue pas les officiers qui sont accompagnés, parce que le geste est strictement individuel et militaire, et il salue rarement les officiers des armées alliées, parce que, généralement, il n'a pas la connaissance exacte de leur grade.

Un chevronné nous a dit ce qu'il pensait de cette question controversée.

— A Paris, ce n'est rien encore, mais sur le front, dès que nous ne sommes plus dans la tranchée, lorsque nous sommes en réserve ou au repos dans un village, il faut toujours avoir la main au casque ou au képi.

Un officier nous a fait entendre l'opinion qui justifie ce jeu de mots.

— Même en permission même au restaurant, à la terrasse d'un café, un soldat ne cesse pas d'être assujéti à une discipline qui s'affirme d'autant plus rigoureuse que nous sommes en temps de guerre. Le salut n'est qu'un détail, mais il permet de s'assurer d'un coup d'œil que les hommes sont toujours « en main » et toujours dominés par l'idée du devoir. Rien n'empêcherait pourtant de changer la modalité du salut et d'en rendre l'obligation moins obsédante. Ce ne sont pas les officiers qui protesteraient!

J'allais quitter mon terrain d'observation parisienne, lorsque je vis passer un jeune commandant d'infanterie: trente ans à peine ou au plus! Personne ne put me dire — car ce n'était point un aviateur — le nom de ce héros juvénile aux quatre galons d'or, et qui portait, par surcroît, une discrète rosette sur son petit ruban rouge.

Ce que je puis affirmer, c'est que tout le monde le saluait spontanément, même les officiers de son grade: on sentait qu'un homme passait!

Tous les soldats, depuis les auxiliaires jusqu'aux permissionnaires des tranchées, refaillaient la position, prenaient l'attitude la plus réglementaire devant ce chef martial et jeune; et celui-ci répondait avec bonne humeur aux saluts que le respect naturel imposait beaucoup plus encore et plus immédiatement que toute discipline.

N'y aurait-il pas moyen de réglementer le salut d'une façon moins étroite, de ne pas obliger les soldats à saluer tous les officiers dans toutes les circonstances, ce qui ne contraindrait pas, dans toutes les circonstances, tous les officiers à répondre à tous les soldats?

La discipline? En quoi souffrirait-elle puisqu'elle n'existerait plus, au moins sous cette forme désuète et obsédante? On substituerait à cette discipline, ennuyeuse pour tous, une discipline plus aimable et que l'on respecterait, de ce fait, d'autant mieux. — ROGER VALBELLE.



#### LES DIFFÉRENTS SALUTS MILITAIRES DES ALLIÉS

De gauche à droite et de haut en bas, voici les saluts des Anglais, des Américains, des Belges, des Grecs, des Italiens, des Polonais, des Portugais, des Serbes et des Français.

Pendant la journée, nous avons lancé trente-cinq tonnes de bombes.

De nombreux combats aériens ont eu lieu. Vingt avions allemands et huit ballons ont été détruits, et quatre appareils contraints d'atterrir désarmés. Trois des nôtres manquent.

#### Neuf victoires italiennes

**(OFFICIEL ITALIEN).** — Dans la nuit du 22, notre activité aérienne a été intense. Des appareils ennemis ont lancé des bombes sur Trévise.

Un avion ennemi, atteint, est tombé dans la mer, à l'est de Venise, et a été capturé.

Pendant la journée, huit avions ennemis ont été abattus au cours de combats aériens.

### La cause de l'Allemagne est en danger

AMSTERDAM, 23 août — La Gazette Populaire de Cologne publie une adresse du ministre des Affaires étrangères von Hintze aux journalistes, dans laquelle, après avoir rappelé le rôle important de la presse et son attachement personnel à la seule cause de l'Allemagne, il dit: « Notre cause est une cause sacrée, mais elle est en grand danger. Je fais en conséquence appel à votre coopération. »

**LEÇONS** PAR CORRESPONDANCE **PIGIER**  
Rue de Rivoli 59, PARIS  
COMMERCE, COMPTABILITÉ, STENO DACTYLO, LANGUES, etc.  
Préparation aux Brevets et aux Baccalauréats

LES CONTES D'EXCELSIOR CHEZ NOUS...

PAR MAURICE LEVEL

Autrefois, la maison des vieux se dressait à l'entrée du village. C'était une bonne maison, à la mode de la campagne, avec de gros murs épais qui semblaient, grignotés de mousse par la base, avoir poussé du sol même, comme les herbes et les arbres; un toit pointu, de petites fenêtres enfoncées qui, le printemps venu, se garnissaient de fleurs, et une porte en chêne blond qu'un rameau de buis ornait en toutes saisons.

Pour nous, gens de la ville, ce n'était qu'une maison de paysans presque pareille à toutes les autres; mais les gens du pays admiraient la salle où l'on mangeait, la chambre où l'on couchait, la resserre où les fruits alignés sur des planches parfumaient l'air d'une odeur aigrelette et sucrée. Et les vieux aimaient à songer qu'en s'en allant ils laisseraient à leur garçon la demeure intacte, telle qu'ils l'avaient héritée de leurs défunts parents, qui eux-mêmes l'avaient héritée des leurs.

Cela, c'était le bon temps d'autrefois. La guerre était venue, le garçon avait été tué au début, et tandis qu'ils le pleuraient, les obus s'étaient abattus sur le village. Le clocher en était tombé le premier; puis, tout de suite après, un obus, traversant le toit, avait défoncé l'âtre de chez eux, et les autres, en se suivant, avaient tout saccagé. Pourtant, les murs trapus tenaient encore, et les vieux, n'osant plus sortir, yoyaient, la nuit, le ciel étoilé au-dessus de leurs têtes. Un à un, tous les voisins étaient partis.

Cependant, ils restaient là, parmi les débris de leur bien, se nourrissant d'un peu de lard retrouvé sous les décombres, de fruits épars, de légumes qui poussaient au hasard du vent, partout où le désastre avait épargné un coin de terre.

Seule, leur chatte grise demeurait près d'eux, indifférente, dormant le jour, attendant pour chasser la nuit déserte, qui prête à l'effroi le piège de son silence.

C'était si désolé, si lamentable, qu'en passant les Boches ne s'étaient même pas arrêtés et avaient même boité leurs chevaux à deux kilomètres plus loin.

L'été, puis l'automne s'écoulaient ainsi. Les vieux ne se soutenaient plus qu'à peine.

Un matin, la canonnade reprit. Des obus passaient au-dessus d'eux, éclataient dans les bois, dans les champs, à l'est, au sud, un peu partout. Cela dura le jour, toute la nuit, puis le lendemain, qui était un des premiers jours de l'hiver, vers dix heures, des cavaliers français passèrent au grand trot, puis des fantassins qui firent halte.

Les vieux, perclus et transis, se levèrent pour les accueillir, et l'homme dit, en touchant sa casquette :

— Excusez-nous, mes bons enfants, de ne rien vous offrir... Si on pourrait, ça serait avec tout le cœur.

Un trouper s'arrêta, stupéfait, presque défilant.

— D'où venez-vous comme ça, bonnes gens ?

— Hé! mon ami, nous n'avons point quitté. D'un geste, elle fit voir le fauteuil poussé dans un coin, abrité de la pluie, sous le restant de toit, et expliqua :

— C'est ici chez nous, c'est notre maison.

— Vous avez-ty seulement de quoi manger? dit un soldat.

— Pas trop... murmura la vieille en rougissant.

On leur donna du pain, de la viande froide, et ils se mirent à manger; des larmes coulaient sur leur figure.

— C'est bon? demanda un petit jeune.

— Oh! oui, mon enfant... répondit la vieille.

Alors, tous tirèrent de leurs musettes des provisions : des boîtes de conserves, du saucisson; mais la maman, honteuse, refusa :

— Non, non! Il faut pas vous priver...

— Ça nous prive pas.

— Oh! si; et vous avez du chemin à faire...

Il faut manger pour bien se battre...

— Puisqu'on a de quoi, la maman!

Le vieux protesta à son tour :

— Nous aussi, mes enfants... nous avons ce qu'il faut... dans la cave.

Mais, comme la femme lui faisait mal tout de même, il ajouta :

— Tenez, vous allez voir qu'on ne se gêne pas : un peu de pain seulement... Du pain... c'est ça qui manque...

La pluie, mêlée de neige, s'était mise à tomber.

— Et où dormirez-vous cette nuit? questionna un homme.

— Toujours là, dit la vieille; on est habitués...

Puis elle ajouta avec un pauvre sourire :

— Souvent vous êtes encore moins abrités que nous! Nous, au moins, c'est chez nous!...

Son mari, la voyant tremblante et toute pâle, intervint :

— Des fois, puisque vous êtes si honnêtes, que vous voudriez nous rendre un service...

C'est ce trou dans le toit qui gêne par le mauvais temps. J'ai bien essayé de boucher, mais je ne suis plus assez solide pour monter.

Il se mirent aussitôt à l'ouvrage. Quand ce fut fini, la lumière passait bien encore un peu entre les fentes, mais le vent et la pluie ne s'engouffraient plus comme avant.

— Il faut partir rejoindre le bataillon qu'est là-bas, dit le sergent.

Les vieux les regardèrent s'en aller. La vieille se mit à pleurer, parce qu'elle pensait à son fils; puis ils rentrèrent, s'accroupissant devant l'âtre vide et se turent. Pour la première fois depuis des mois, ils ne voyaient plus le ciel au-dessus d'eux; et, d'être un peu à l'abri des bourrasques, ils se crurent presque revenus à l'ancien temps. Et ils le crurent si bien, qu'endormis ils rêvèrent que rien n'était changé, que la pendule faisait tic-tac dans sa gaine, que les bouffis remuaient dans l'étable. Puis, doucement, en même temps, ils s'éveillèrent. D'abord, leur pensée craintive flotta entre la réalité et le songe :

— Tu n'as pas rêvé, mon homme? demanda la vieille.

— Peut-être bien...

— Il faut plus doux que de coutume, dit-elle.

— On aurait seulement un peu de feu, dit le vieux...

Le chat, allongé sur la pierre du foyer, les fixait de ses yeux ouverts; eux étaient si faibles qu'ils crurent, le sommeil venant, que deux braises rougeoyaient dans la cendre.

— Vois, mon homme, dit tout bas la vieille.

— On est bien, chez nous! soupira le vieux.

Et, cette nuit-là, comme il fit très froid, ils s'endormirent tout à fait.

Maurice LEVEL.

5 HEURES DU MATIN DERNIÈRE HEURE 5 HEURES DU MATIN

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE A REMIS HIER AU MARÉCHAL FOCH LE BATON, INSIGNE DE SA DIGNITÉ, ET LA MÉDAILLE MILITAIRE AU GÉNÉRAL PÉTAIN

La cérémonie s'est déroulée au poste de commandement du maréchal, puis au G. Q. G. français, en présence du président du Conseil et des ministres de la Marine et de l'Armement.

Le président de la République et M. Clemenceau, président du Conseil, se sont rendus hier au poste de commandement du maréchal Foch.

Ils y ont été reçus par le ministre de la Marine, le ministre de l'Armement, le maréchal Foch, le général Pétain et des représentants des missions alliées.

Après l'ouverture du ban et en présence de l'état-major du maréchal et d'un détachement de troupes, le président de la République a remis au maréchal Foch le bâton qui est le signe de sa nouvelle dignité.

Le président de la République a prononcé à cette occasion l'allocution suivante :

Monsieur le maréchal,

Je suis heureux de vous remettre aujourd'hui, en présence de M. le président du Conseil, de M. le ministre de la Marine, de M. le ministre de l'Armement, du général en chef des armées françaises et de vos excellents collaborateurs, les insignes traditionnels de la haute dignité que le gouvernement de la République vous a conférés, aux applaudissements de la France et des pays alliés.

Depuis le début de la guerre, dans les postes divers où vous avez été placé, vous avez justifié, avec un éclat grandissant, toutes les espérances que, dès le temps de paix, l'armée avait mises en vous.

Fécondé au contact des faits, la forte doctrine que vous exposiez jadis à vos élèves a enfanté déjà toute une suite de victoires. Tout en sachant assouplir aux nouvelles nécessités de la bataille les idées que vous aviez professées, vous êtes resté fidèle à ce qui était l'âme de votre enseignement. Au mois de septembre dernier, lorsqu'après du château de Mondement nous nous retraciez magistralement les phases du combat livré en 1914 dans les marais de Saint-Gond, je voyais vos principes familiers prendre devant moi la forme et le mouvement de la vie, et je me rappelais vos définitions favorites : « La guerre : département de la force morale; la bataille : lutte de deux volontés; la victoire : supériorité morale chez le vainqueur, dépression morale chez le vaincu. »

Cette supériorité morale, vous l'avez obtenue comme une flamme sacrée. Combien de fois, en des heures graves, sur l'Yser et sur la Somme, n'ai-je pas été témoin de votre énergie et de votre ténacité!

Vous avez fait preuve des mêmes vertus militaires lorsque vous êtes devenu, comme chef d'état-major général, le conseil technique du gouvernement, et aussi lorsque

vous êtes allé, au delà des Alpes, vous concerter avec le commandement allié pour la défense de la Piave, cette Marne de l'Italie.

Mais c'est surtout dans les journées tragiques des 24, 25 et 26 mars dernier que vous avez donné la mesure de votre caractère, et que votre liberté d'esprit, votre clairvoyance, votre sang-froid ont eu raison du péril. M. le président du Conseil et moi, nous savons, à Doullens, devant la mairie, une allée de jardin où il fut aisé d'entrevoir votre bâton de maréchal.

Dès que, grâce à la généreuse adhésion des gouvernements britannique et américain, vous vous êtes trouvé investi du commandement en chef des armées alliées, vous vous êtes employé à réaliser l'unité d'action stratégique, si nécessaire devant la puissante organisation de la discipline allemande, et, à peine les premières vagues du formidable afflux américain avaient-elles déferlé sur le front, que, par de savantes opérations successives et combinées, vous avez surpris et battu l'ennemi, d'abord sur la Marne et sur l'Aisne, puis sur l'Avre, sur la Somme et sur l'Oise; vous avez brisé son offensive, déconcerté ses plans, épuisé ses meilleures réserves, capturé en masse ses hommes, ses canons, ses mitrailleuses et ses munitions. Gloire à vous, monsieur le maréchal, et à toutes les armées que vous commandez!

Certes, si vous n'êtes pas de ceux qui se laissent abattre par le danger, vous n'êtes pas non plus de ceux qu'éblouit la victoire. Vous ne croyez pas que nous soyons dès maintenant au bout de nos efforts et de nos sacrifices; vous vous gardez de l'optimisme tant que le découragement; votre confiance raisonnée nous demande de continuer à armer notre patience et à tendre notre volonté, pour agir sans lassitude et pour laisser l'action de l'ennemi. Soyez sûr que votre appel sera écouté du gouvernement de la République et de tous les gouvernements associés. Vos magnifiques armées sont dignes de leur chef. La France et les pays alliés resteront dignes de leurs armées. Nous voulons vaincre. Nous vaincrons.

En vous décernant la médaille militaire, le gouvernement de la République a voulu vous honorer de la distinction dont il a pensé que vous seriez le plus heureux, de celle que peuvent seuls recevoir, en témoignage exceptionnel d'admiration, les commandants en chef, les sous-officiers et les hommes de troupe. L'auguste et touchante image du général et du simple combattant rapprochés et confondus dans l'honneur comme dans le danger est bien faite pour relever à vos yeux le prix de cette récompense nationale. Vous qui aimez le soldat et qui en êtes aimé, vous porterez avec une juste fierté ces insignes des braves.

Le président de la République et M. Clemenceau sont rentrés à Paris dans la soirée.

Mon cher général,

Il y a un an, presque jour pour jour, nous nous rendions ensemble dans les ruines fumantes de Verdun, et là, devant un détachement des troupes qui, sous votre commandement, avaient sauvé cette glorieuse cité, je vous remettais la grande croix de la Légion d'honneur et vous exprimais, avec les félicitations du gouvernement de la République, la reconnaissance émue du pays.

Vous n'avez cessé, depuis lors, d'ajouter de nouveaux titres de gloire à ceux que vous aviez déjà gagnés en défendant, avec les vieilles murailles de la ville lorraine, le lumineux symbole du droit et de la liberté.

Toujours animé du plus vif sentiment du devoir, vous avez maintenu dans les armées françaises une discipline réfléchie, une fermeté d'âme, une calme confiance, qui sont les plus sûrs garants de la victoire.

Dans toutes les opérations que vous avez dirigées, votre claire vision des difficultés, votre esprit de méthode, votre prévoyance attentive ont écarté les mauvaises chances et multiplié les bonnes. Le hasard lui-même sait que vous ne lui abandonnez rien et que vous l'assujettissez à la force de vos calculs.

Cet art des préparations savantes, à la faveur duquel vous ménagez si heureusement le sang des hommes, s'est, du reste, adapté, dès qu'il l'a fallu, aux exigences de la manœuvre rapide et, dans les derniers succès remportés par les armées alliées, la large part de l'armée française est due, tout à la fois, à la maîtrise personnelle du chef, à la valeur des officiers et à la bravoure des soldats.

En vous décernant la médaille militaire, le gouvernement de la République a voulu vous honorer de la distinction dont il a pensé que vous seriez le plus heureux, de celle que peuvent seuls recevoir, en témoignage exceptionnel d'admiration, les commandants en chef, les sous-officiers et les hommes de troupe. L'auguste et touchante image du général et du simple combattant rapprochés et confondus dans l'honneur comme dans le danger est bien faite pour relever à vos yeux le prix de cette récompense nationale. Vous qui aimez le soldat et qui en êtes aimé, vous porterez avec une juste fierté ces insignes des braves.

Le président de la République et M. Clemenceau sont rentrés à Paris dans la soirée.

UNE DÉCLARATION DU MARÉCHAL FOCH

FRONT FRANÇAIS, 23 août. — Quelques instants avant que le président de la République lui remette officiellement les insignes de sa dignité, le maréchal Foch a bien voulu recevoir dans son cabinet de travail du grand quartier général des armées alliées les représentants de la presse française, britannique et américaine et leur faire les déclarations suivantes :

Vous avez pu constater, messieurs, que les opérations que nous avons entreprises le 18 juillet marchent très bien. Nous allons les poursuivre. Pour l'avenir, je tiens à me garder de tout pronostic : les réalités valent mieux que toutes les belles promesses. Il ne sert à rien de faire naître des espérances exagérées; les actes seuls comptent; c'est vers les réalisations que tendent tous mes efforts.

Quant à nos troupes admirables, vous pouvez en dire tout ce que vous voudrez, vous n'en direz jamais assez de bien et

ne exalterez jamais trop leur vaillance et leur héroïsme. Malgré la chaleur terrible, malgré la fatigue, malgré toutes les difficultés, elles marchent toujours. Qu'elles combattent sans trêve, qu'on ne leur accorde pas de repos, qu'on ne les relève point, peu importe : on peut néanmoins leur demander tout ce que l'on veut, et elles l'exécutent superbement.

Vous, vous dit le maréchal Foch en nous montrant une carte murale, ce qu'elles ont fait depuis le 18 juillet.

Sur cette carte, teintées en couleurs différentes, sont marquées les avancées quotidiennes réalisées depuis le 18 juillet par les armées alliées.

Le maréchal Foch la contemple un instant, et, après avoir jaloné de son lorgnon la ligne atteinte ce jour, il répète :

Nous allons continuer.

Quant aux troupes anglaises, poursuit le

maréchal, elles sont splendides. Voyez encore l'avance qu'elles ont faite aujourd'hui : ce sont ces petits traits noirs lâ-haut (et, du bout de son lorgnon, le maréchal désigne la trace marquée au fusain qui indique l'avance de nos alliés); malgré la chaleur, elles continuent, elles aussi, à progresser.

Pour les Américains, vous pouvez dire qu'ils sont d'admirables soldats. On ne pourrait leur faire qu'un reproche : celui de pousser trop; je suis obligé de les retenir. Quel plus bel éloge pourrait-on faire d'une troupe? Ils ne demandent qu'à marcher de l'avant et à tuer le plus possible d'Allemands.

Je vous avais dit précédemment que les Allemands, lancés comme une vague, venaient mourir sur la grève; cette vague recule maintenant suivant les dentelures de la mer qui se retire sur une plage recouverte d'écueils.

Les socialistes danois libérés du joug allemand

STOCKHOLM, 23 août. — Le chef du nouveau parti socialiste danois, Nicolaisen, interviewé, a fait les déclarations suivantes :

— Notre parti a exactement le même programme que l'ancien en matière sociale. Nous l'avons créé simplement parce que la classe ouvrière danoise est lasse d'être menée par des chefs sans conscience comme Borgbjerg et Stauning, qui sont de simples instruments entre les mains du gouvernement allemand. Cette attitude nous est odieuse; à la fois parce que nous sommes socialistes et parce que nous sommes Danois. Il n'y a pas un crime des empires centraux que Borgbjerg n'ait cherché à défendre : le torpillage du Lusitania, les massacres des Arméniens, etc. Il n'est pas d'injurés que lui et son journal n'aient proférées contre l'Entente.

L'Espagne maintient les termes de sa note

MADRID, 23 août. — Les conversations qui ont eu lieu entre le cabinet de Madrid et l'ambassadeur d'Allemagne n'ont pu modifier en rien l'attitude du gouvernement espagnol. Elle reste telle qu'elle a été définie par la communication que M. Polo de Bernabé avait été chargé de remettre au gouvernement allemand, et qu'une note officielle a fait connaître au public.

La kaiserin est malade

AMSTERDAM, 23 août. — Le Lokal Anzeiger annonce que l'impératrice est tombée malade au château de Wilhelmshöhe, par suite de surmenage au cours de ses occupations dans les œuvres de guerre.

L'empereur Charles gracie des condamnés politiques

AMSTERDAM, 23 août. — On mande de Graz au Lokal Anzeiger que l'empereur Charles vient de gracier vingt-quatre personnes impliquées dans les procès de haute trahison de Banjaluka et de Serajevo. Parmi les prisonniers relâchés se trouvent plusieurs hommes politiques sud-slaves connus.

Le Père Basile Lucaciu

Le Père Basile Lucaciu, membre du Grand Comité national de Transylvanie, et président de la « Liga culturala a tuturor Romanilor », venant de New-York, vient d'arriver à Paris, où il compte joindre ses efforts à ceux de la Colonie roumaine en faveur de son pays.

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Front américain

(23 août). — Un de nos avant-postes, situé entre Fismes et Bazoches, qui avait dû être abandonné dans une petite action locale, a été réoccupé plus tard.

Nos aviateurs ont bombardé avec succès les voies ferrées à Conflans. Tous nos appareils sont rentrés.

Front italien

(23 août). — Dans le val Brenta, hier, à l'aube, nos groupes d'infanterie, par une action de surprise bien réussie, ont occupé la localité de Rivalta.

Successivement, d'autres détachements, avec le concours efficace de l'artillerie, ont occupé le village de Sasso-Stefani, après avoir vaincu, au cours d'une violente lutte, la résistance acharnée de l'ennemi et capturé 38 prisonniers, dont un officier.

Dans la région au nord du col Del Rosso, deux points ennemis ont été nettement arrêtés par notre feu.

Front de Macédoine

(22 août). — Activité plus intense de l'artillerie sur le front serbe.

En Albanie, l'activité ennemie s'est réveillée; des reconnaissances ont été repoussées en divers points de notre front. Malgré les mauvais temps, l'aviation britannique a bombardé des dépôts ennemis dans la vallée de la Struma.

LA LUTTE CONTINUE CONTRE LES MERCANTIS

Le ministère du Ravitaillement prend des mesures énergiques.

Nous avons indiqué récemment les mesures adoptées par le grand état-major américain pour lutter contre la crise de mercantilisme qui sévit dans toute la région à proximité du front.

De son côté, M. Emile Desvaux, conseiller municipal de Paris, a constitué la « Ligue contre les mercantis » de l'arrière.

C'est maintenant le tour de M. Victor Boret. Le Journal Officiel publie aujourd'hui une circulaire du ministre du Ravitaillement dans laquelle il passe en revue les diverses méthodes susceptibles d'être employées pour combattre la spéculation. Les mesures préconisées sont :

- 1° L'affichage des prix de vente de denrées alimentaires prescrit par la loi du 30 juin dernier et l'affichage des prix de certaines autres denrées qui peut être ordonné soit par l'autorité municipale, soit par l'autorité préfectorale; 2° la notification régulière et officielle aux autorités militaires alliées de tous les arrêtés, avis, communiqués pouvant les intéresser; 3° le droit dont dispose l'autorité militaire de consigner aux troupes alliées, comme aux troupes françaises, tous les établissements convaincus d'abus vis-à-vis des militaires; 4° l'organisation par l'autorité militaire d'exploitations en gestion directe ou à l'entrepris ou de coopératives; 5° la création de centres d'approvisionnements importants alimentés par le ravitaillement.

La circulaire ministérielle, écrite en termes très impératifs, a été adressée à tous les préfets.

Conseil des ministres

Douze milliards de crédits provisoires

Les ministres, réunis hier matin en conseil à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré, se sont entretenus de la situation militaire et diplomatique.

Le ministre des Finances a soumis au Conseil deux projets trimestriels de crédits additionnels et de crédits provisoires concernant les dépenses militaires et les dépenses exceptionnelles des services civils.

Les demandes de crédits provisoires destinés à pourvoir aux besoins du 4° trimestre de 1918 forment un total de 42 milliards 328.828.528 francs, dont 14 milliards 505.590.972 francs sont applicables aux dépenses militaires, proprement dites et 27.822.556 francs aux dépenses exceptionnelles des services civils.

Le bill des effectifs devant le Congrès

WASHINGTON, 23 août. — Les deux Chambres ont commencé la discussion du projet de loi sur les effectifs.

M. Dent, président de la commission militaire de la Chambre, a annoncé que cette assemblée resterait en session jusqu'à ce que le projet fût voté.

M. Chamberlain, ouvrant les débats au Sénat, a défendu vigoureusement un amendement instituant l'obligation de combattre ou de travailler dans l'intérêt national.

L'impression générale est que le vote prochain du projet de loi, presque dans la forme proposée par le département de la guerre, est assuré.

La révolte des paysans s'étend en Ukraine

STOCKHOLM, 22 août. — D'après des nouvelles de source maximaliste les soulèvements continuent en Ukraine; les mutins se seraient emparés de Ternigoff de Niegine, de Stanogoub, d'Ampeik et de Novogorod. Les paysans se battent avec le plus grand courage, armés simplement de fourches et de faux. A Niegine, la garnison allemande qui occupait la ville aurait perdu plus de 500 hommes. A Novogorod-Sivvsky, les paysans se seraient emparés de nombreuses mitrailleuses.

L'ESPRIT D'INVINCIBILITÉ

On doit noter le terme dont un journal viennois vient de se servir pour désigner le sentiment qui, au sein de la cinquième année de guerre, anime la population française, aussi ardemment qu'il l'animaient il y a quatre ans, et toutes les fois que son indépendance et son honneur se sont trouvés en péril : l'esprit d'invincibilité!

L'esprit vivifie alors que la lettre tue, la lettre, c'est-à-dire le dogmatisme stérilisant dont est si fortement empreinte la pensée allemande et qu'elle fait l'impossible pour propager. Cet esprit vivifiant, au contraire, est fait de tout ce qui, à travers les siècles, a façonné l'âme française. Comme il aimait les anciens Gaulois, il suscita Jeanne d'Arc et le Grand Ferré; inspira la stratégie de Turenne et la diplomatie de Richelieu. L'abnégation des soldats de la Révolution, l'audace agissante de ceux de l'Empire dérivent de lui. Il s'incarne aujourd'hui dans tous les défenseurs du sol, depuis le généralissime jusqu'au plus humble cuisinier, ce Belleau dont l'admirable et naïve lettre, magnifiquement imprimée par les élèves de l'École Estienne, constitue l'ornement glorieux de l'exposition du Livre, au Musée Galliera.

Multiforme, cet esprit d'invincibilité « s'infiltra » dans tous les recoins de l'âme nationale. C'est par lui que sont inspirées, au civil qui veut tenir, ces habitudes d'épargne si patriotiques, puisque si utiles à la Patrie. C'est lui qui pousse le vieux gagnepetit et le jeune écolier à renoncer à des satisfactions plus tangibles pour faire confiance à l'Etat en achetant des Bons et Obligations de la Défense Nationale, si bien que chacun, dominé par l'esprit d'invincibilité, a le droit de s'écrier : « Et moi aussi, je fais la guerre! »

Les Établissements JAMET-BUFFEAREU les mieux organisés pour apprendre Sténo, Comptabilité, etc. - Paris, 96, Rue de Rivoli. Succs : Lyon, Bordeaux, Marseille, - Prof. gratuits.

BÉNÉDICTINE TONIQUE - DIGESTIVE La Grande Liqueur Française

